

# Expo 64

## 50 ANS APRÈS

Comment les rêves et les préoccupations de l'époque résonnent encore aujourd'hui



# L'opulence nouvelle interpelle

**Abondance** En 1964, la croissance sans précédent suscite des sentiments ambivalents

Flavienne Wahli Di Matteo

«**J**e vis dans le plus beau pays du monde, j'ai un travail stable, je suis assuré contre la maladie et j'ai une caisse de pension, je possède une voiture neuve, un appareil de radio et de télévision, ma propre maison, une femme qui fait bien la cuisine, ma santé est excellente, hélas, hélas si je pouvais encore être heureux!» Cette boutade, accompagnant une caricature publiée dans le journal alémanique *Nebelspalter* quelques années avant l'Expo 64, illustre l'ambiguïté des sentiments générés par la prospérité de la Suisse au mitan des Trente Glorieuses. Cette aisance encore nouvelle est omniprésente à l'Exposition nationale. Le secteur L'art de vivre braque ses projecteurs sur la mode, l'ameublement, la gastronomie, les loisirs et dessine les prémices de la société de consommation, alors que le secteur Industrie et artisanat évoque l'évolution des modes de production, le développement technologique, bref le progrès.

Pour autant, l'étalage de ces bienfaits ne donne pas lieu à un optimisme béat. Les concepteurs de l'Expo veulent provoquer la réflexion et, même les yeux emplis d'étoiles, le visiteur est invité à garder les pieds sur terre, notamment à travers les films d'Henry Brandt présentés dans la Voie Suisse. Ce développement ne pourra pas être illimité et le confort génère des effets pervers: pollution, inflation, expansion anarchique de l'habitat, manque d'infrastructures, dépendance à la main-d'œuvre étrangère pointent comme autant de défis épineux que la société suisse et ses dirigeants n'ont pas fini de relever cinquante ans plus tard...

### Une société en crise?

Cet état d'esprit retenu face à la croissance a plusieurs causes. Ayant hérité des données d'une vaste préenquête menée en préparation de Gulliver à l'Expo, le sociologue Luc Boltanski publie en 1966 *Le bonheur suisse*, un ouvrage aux conclusions détonantes, mais passé inaperçu: alors parmi les plus prospères d'Europe, la Suisse est le pays qui affiche les plus hauts taux de divorces et de suicides, considérés comme l'apanage de sociétés en crise. Le scientifique conclut que ce mal-être tient au décalage entre l'image idéale que certains Suisses ont d'eux-mêmes (modestes, travailleurs, limite ascétiques) et leurs conditions objectives de vie, devenues aisées.

Professeur honoraire à l'Université de Lausanne, René Levy nuance aujourd'hui ce propos en rappelant le contexte: «On parle d'une période qui a fait suite à des années de guerre tout autour du pays, d'une période d'inflation forte, de surchauffe conjoncturelle, avec une immigration croissante qui commence déjà à créer un malaise sociopolitique. En même temps, il y a les perdants de cette haute conjoncture: les paysans, les petits commerçants et les métiers traditionnels commencent à souffrir des innovations de l'époque. Par ailleurs, la forte expansion de l'emploi a pour conséquence un mouvement de mobilité sociale ascendante pour une grande partie de la population, ce qui pouvait facilement mener aux limites des qualifications acquises. Avec des conséquences comme la sursollicitation professionnelle, voire le burnout. Le suicide peut aussi en faire partie.» Sociologue, chercheur associé à l'Université de Lausanne, Olivier Moeschler complète: «L'Expo 64 se situe à une charnière entre passé et modernité. La société de consommation se répand alors comme un rouleau



Des visiteuses de l'Expo 64 découvrent le pavillon de la mode, rempli de multiples objets de désir. KEYSTONE

**«A l'époque on avait peut-être peur de consommer, c'était nouveau. Aujourd'hui, on a plutôt peur de ne plus pouvoir consommer»**

**Olivier Moeschler**, sociologue, chercheur associé à l'Université de Lausanne

compresseur et cela a pu émerveiller, mais aussi faire peur.»

Avec son slogan «Croire et créer», l'Expo 64, imprégnée d'humanisme et de christianisme, dépassait la vision critique en invitant à mettre les bienfaits de la croissance au service d'une société plus fraternelle où chacun puisse trouver un sens à l'existence. Difficile d'affirmer que cette aspiration s'est réalisée en 2014. «Quand on analyse les résultats du questionnaire de l'enquête 2014 (*lire ci-dessous*), on a l'impression que ce que l'on vivait au début des années 60 s'est confirmé et ren-

forcé aujourd'hui, note Olivier Moeschler. L'individualisme et l'économicisation de la société ont fait du chemin. A l'époque, il existait une contradiction entre les avancées et des valeurs encore basées sur un temps où l'on ne disposait pas de cette aisance. En 2014, les valeurs ont changé et le rapport aux valeurs traditionnelles est plus décontracté, même s'il faut faire des nuances, par exemple entre villes et campagne. A l'époque, on avait peut-être peur de consommer, c'était nouveau. Aujourd'hui, on a plutôt peur de ne plus pouvoir consommer.»

## La Suisse ne gère toujours pas sa richesse

● Les sociologues René Levy et Olivier Moeschler accompagnent en ce moment l'enquête Point de Suisse, réplique contemporaine du questionnaire Gulliver, conçu dans le cadre de l'Expo 64 (puis censuré par le Conseil fédéral pour son regard par trop subversif).

Observateurs privilégiés des sentiments des Suisses d'aujourd'hui, ils ont accepté de livrer leurs impressions sur l'évolution du rapport de la Suisse avec sa situation économique globale florissante. «Je crois qu'actuellement il faudrait nuancer l'appréciation de la situation selon les partis politiques, estime René Levy. Les Verts mettent en garde contre les excès qu'engendre la croissance, la gauche est attentive aux disparités sociales,

alors que pour la droite ces inégalités ne sont pas importantes. Il y a eu une grande rupture dans les années 80. La préoccupation de la paix sociale, qui avait soutenu la croissance durant les Trente Glorieuses, a disparu au profit du néolibéralisme. Désormais, la valeur des entreprises réside dans les dividendes pour les actionnaires. Les salaires sont perçus comme un poids financier qui diminue les bénéfices plutôt que comme un partenariat garant de stabilité.» Olivier Moeschler ajoute: «Il y a aujourd'hui un morcellement de la classe politique, moins de consensus et des débats plus ouverts, mais aussi plus de polarisation et de blocages.»

Est-on néanmoins, en 2014, en train de gérer politiquement les effets pervers de la croissance que l'on

entrevoyait en 1964? Selon Olivier Moeschler «il y a eu des progrès dans certains domaines, comme l'écologie, où la prise de conscience est maintenant générale. Les choses ont beaucoup changé, y compris au niveau des comportements. Même en Suisse romande, nous avons la taxe au sac! Par contre, sur les étrangers par exemple, les résultats de l'enquête 2014 montrent une attitude très crispée.» «On arriverait à gérer politiquement ces effets pervers si l'on voulait, ajoute René Levy. Mais je n'ai pas l'impression que la majorité politique le veut. Jusqu'à assez loin à gauche, la logique économiste prévaut. On choisit de laisser faire le marché, même si l'on constate que cela ne résout rien.»

### Eclairage

**«Le bonheur n'est pas dans les supermarchés»**

Addictologue, chef du service de psychiatrie communautaire au CHUV, le professeur Jacques Besson pose un diagnostic sans concession: la société suisse, et plus largement occidentale, a développé un rapport addictif à la consommation. «Lorsqu'on consomme une substance, il se développe à l'égard du produit un mécanisme de tolérance. Il en faut toujours plus. On peut faire le parallèle avec la société de consommation: les seuils s'élèvent toujours plus, on veut un plus grand appartement, une plus belle voiture, des vacances plus loin... La consommation donne l'illusion de répondre au manque, mais c'est une illusion. Car le superflu ne comble pas le manque! Les gens continuent à consommer mais ils voient bien que le bonheur n'est pas au supermarché. Il y a un vide existentiel qui s'est installé et on en observe les effets sur la santé, comme la dépression, l'anxiété et les troubles de l'identité, qui accompagnent fréquemment les conduites addictives. Les grandes religions reculent, les spiritualités deviennent hygiéniques et individualistes, on fait de la méditation pour mieux «performer» dans sa multinationale...»

**«C'est peut-être une chance pour la Suisse d'arriver au stade où elle peut prendre conscience que sa vision de la richesse est dépassée»**



**Jacques Besson**, chef du service de psychiatrie communautaire, CHUV

»Par contre, il y a un retour aux spiritualités altruistes. On s'en rend compte en regardant les étals des librairies, il y a une quête de nouveaux repères. Les addictologues s'intéressent aux rapports entre spiritualité et psychiatrie: il faut passer de l'avoir à l'être. Avec le bouddhisme et les neuroscientifiques, on constate que la compassion rend heureux. Pas parce qu'on prend, mais parce qu'on donne. Pas parce qu'on achète, mais parce qu'on aide. Le vrai bonheur serait donc à contresens de notre société de consommation!

»Finalement, c'est peut-être une chance pour la Suisse d'arriver au stade où elle peut prendre conscience que sa vision de la richesse est dépassée. Elle qui a été à la pointe dans beaucoup de domaines a les moyens financiers et intellectuels d'explorer de nouvelles voies humanistes, qui iraient au-delà de la consommation.»



**Notre webdoc Expo64, avec films, photos et témoignages**  
www.24heures.ch/expo64

Avec le soutien de



Avec le concours de

